



BLANCA LI

“RIEN N’EST PLUS GAI QUE LA DANSE”

Joyeux cocktails, ses spectacles abolissent les genres et les frontières. A l’occasion de sa nouvelle création, « Robot ! »*, la chorégraphe espagnole nous fait entrer dans sa danse.

Par Sylvia Jorif Photo Ali Mahdavi

BLANCA LI EST DANSEUSE. BLANCA LI EST CHORÉGRAPHE. Mais Blanca Li est surtout un tourbillon d’énergie, de joie, d’extrême gaieté et de vraie gentillesse. Blanca Li est une incroyable artiste qui, depuis vingt ans maintenant, avec sa compagnie, offre des spectacles de danse pleins de vie pour les grands et pour les enfants, toujours nombreux dans le public. Dans ses ballets, c’est un melting-pot de gestuelles qui se donnent à voir, toutes les danses y sont bienvenues, célébrées avec respect. Car cette danseuse d’origine espagnole, qui a depuis longtemps élu domicile en France, s’adonne avec le même intérêt à toutes les danses. Elle fut d’ailleurs la première chorégraphe à présenter le hip-hop et les danses urbaines sur

les grandes scènes du monde. Grâce à elle, des compagnies émérites de danses dites « de rue » accèdent désormais aux salles les plus vénérables. Aujourd’hui, elle présente son dernier spectacle, « Robot ! », étrange ballet entre des hommes et des machines. Quand elle ne travaille pas à ses propres créations, vous la retrouverez à diriger Beyoncé, à élaborer les chorégraphies des films de Pedro Almodóvar ou des clips de Michel Gondry, ou encore à orchestrer le défilé d’un de ses amis couturiers. Oui, chez Blanca Li, c’est l’auberge espagnole et c’est tant mieux. La chorégraphe nous parle de son amour de la danse, pour elle fatalement toujours en mouvement.

* Théâtre des Champs-Élysées, du 23 décembre au 5 janvier.

ELLE. Parlez-nous de votre spectacle « Robot ! ». Comment est née l'envie de faire danser des machines ?

BLANCA LI. C'est parti d'une simple réflexion. On passe un temps infini avec les machines. Et c'est fou comme l'on s'adapte vite à elles, au point d'oublier notre vie d'avant les robots. Et tout ça pour nous rendre, nous humains, plus rapides, plus compétents, plus efficaces. J'ai commencé des recherches, je suis allée au Japon rencontrer des artistes qui utilisaient la robotique, et j'ai découvert un univers fascinant. Et de vrais fous aussi ! J'ai fait la connaissance

de Maywa Denki, qui a élaboré pour moi des robots musiciens. Chaque machine est un instrument et elles jouent toutes en direct sur scène, comme un orchestre. Et c'est en France, avec la société Aldebaran [qui a conçu le robot Nao], que j'ai trouvé des petits robots danseurs. Danseurs et robots, nous nous sommes tous mis ensemble au travail et, là, ce fut la folie ! Personne n'était dans le même rythme, c'était la cacophonie ! C'était la révolution pendant les répétitions. J'ai compris que les machines n'étaient pas parfaites. Dès qu'elles s'emballent, elles mettent en cause notre vie. On l'observe avec un simple portable qui bogue et nous laisse démunis. Sur scène, avec tous mes robots, c'est pareil : il s'y passe toujours quelque chose d'imprévu.

ELLE. Dans tous vos spectacles, vous introduisez des éléments de la vie qui nous entoure. Ou des danses urbaines, comme le hip-hop. Vous pratiquez une danse ouverte alors que la danse est perçue comme un univers fermé et sévère.

B.L. Quand je danse, je m'éclate, tout simplement. La danse, c'est de l'énergie, c'est coloré, c'est drôle. On peut tout communiquer. Je n'ai pas peur d'apporter de l'humour dans mes spectacles ou de transfigurer sur scène la vie quotidienne. J'aime que le public, à travers des gestes, puisse s'identifier et se sentir impliqué. Je ne veux pas faire de chorégraphies hermétiques. Car la danse, c'est raconter avec son corps, c'est être vrai. C'est littéralement du « body language ».

ELLE. Quelles qualités ont vos danseurs ?

B.L. Ils viennent de tous les univers. J'adore me réinventer à chaque spectacle et utiliser tous les langages différents de la danse. Il y a des danseurs de hip-hop, de flamenco, de classique, de danse contemporaine, d'électro... Ces danseurs sont toujours passionnés, car ils portent leur danse et veulent la

partager. Ils sont généreux, ont de la personnalité. Je ne pourrais pas travailler avec des fonctionnaires qui viennent, font leurs pas et partent aussitôt. La folie d'un danseur m'est primordiale. Dans cette compagnie hétéroclite, tout le monde confronte son savoir et s'enthousiasme de découvrir encore quelque chose. Cela me rend heureuse, toutes ces surprises. Plus jeune, à New York, j'avais monté un spectacle sur les poèmes de García Lorca et j'avais mélangé le flamenco, le hip-hop et la danse contem-

poraine. Tous ces danseurs devaient apprendre les gestes des autres. C'était une vraie émulation. C'est vrai que la danse est souvent un milieu fermé. Mais pas pour moi. C'est une pratique trop merveilleuse pour ne pas l'ouvrir aux autres.

ELLE. Toutes les danses sont-elles nobles pour vous ?

B.L. Bien sûr ! Je n'ai de mépris pour aucune d'elles pour peu qu'elles me surprennent et qu'elles soient pratiquées avec passion. Vous n'imaginez pas quel plaisir cela procure d'en découvrir une nouvelle. Il n'y a pas très longtemps, j'étais en Colombie pour travailler sur un film. A Cali, on pratique une certaine forme de salsa, très différente de celle qu'on

connaît, qui vient de Cuba. Je n'avais jamais vu ça ! C'était extraordinaire ! Je me suis retrouvée avec une centaine de danseurs époustouffants. Nous avons travaillé jour et nuit, dans un délice toujours renouvelé. Je sais que ça va rester dans un coin de ma tête et que j'en ferai quelque chose un jour. Il faut que je laisse mûrir. Car il faut du temps pour comprendre une danse. C'est exactement le même processus que d'apprendre une nouvelle langue.

ELLE. C'est-à-dire ?

B.L. Chaque danse a sa propre arithmétique. Le flamenco a 12 temps ; la salsa, 8 avec 6 temps dansés et 2 temps de pause ; la valse 3 temps. Un danseur ne fait que compter et obéir à une partition imprimée dans son cerveau. Quand on apprend une danse, on résout un code. Et c'est seulement lorsque cette équation est comprise que l'on peut danser. Quand je rencontre un danseur, je lui demande toujours comment il appelle ce pas, comment il entend le rythme. Car je peux entendre le rythme d'une certaine façon et lui tout à fait différemment.

ELLE. Que vous apporte la connaissance de toutes ces différentes danses ?

B.L. Ne pas m'enfermer. Découvrir l'autre. Apprendre une nouvelle danse, c'est apprendre une autre culture. La danse est toujours un voyage. Quand on danse, on intègre un pays, une façon de vivre. Et on se souvient de ce pays, car notre corps s'en est totalement imprégné, grâce aux gestes, aux mouvements, à la musique, aux sensations. Les sens, tout simplement. C'est important, la mémoire du corps. C'est pour ça que je tenais absolument à créer cette « Fête de la danse » [au Grand Palais, en 2011]. Je trouve qu'il n'y a rien de plus facile, de plus ludique et de plus gai que la danse pour s'intéresser à une autre culture.

“ APPRENDRE UNE NOUVELLE DANSE, C'EST APPRENDRE UNE AUTRE CULTURE. C'EST UN VOYAGE. ON INTÈGRE UN PAYS PAR LES SENS, TOUT SIMPLEMENT. ”

ELLE. Justement, « La Fête de la danse » a été un vrai événement populaire. Est-ce si important de démocratiser la danse ?

B.L. Mais oui ! Vous savez, j'entends beaucoup de gens qui me disent avec regret qu'ils ne savent pas danser. D'ailleurs, lors de fêtes, vous voyez souvent des personnes qui restent sur le côté, qui disent qu'il est hors de question qu'elles aillent danser. Pourtant, je suis sûre qu'elles aimeraient participer. C'est un peu frustrant. Elles sont surtout tétanisées par la peur. La peur d'être ridicules. La peur du regard des autres. Alors qu'on est fait pour danser, c'est inscrit dans notre corps. Un corps doit bouger. « La Fête de la danse », c'était pour ça : tout le monde peut danser. C'est universel, et on se réunit autour de la danse. On a tous la capacité d'entendre un rythme. On a tous les mêmes jambes, les mêmes bras. C'était fantastique de voir tous ces gens danser. Les femmes se lançaient tout de suite. Les hommes restaient d'abord en retrait, puis d'un seul coup y allaient. Tout le monde virait ses chaussures, se lâchait. Personne ne se souciait de ce que faisait l'autre, chacun était concentré sur ses pas. Et la fête a pris. C'était de la pure expression corporelle, un bien joli terme. J'en suis vraiment très fière car je n'y ai vu que de la joie.

ELLE. Quelle danse a eu le plus de succès ?

B.L. Alors ça, vous ne me croirez pas, moi-même j'ai été très étonnée. Ce fut le rigodon du roi qui a tout raflé ! C'est incroyable, non ? Une danse baroque qui a des siècles, avec des perruques et tout ! Jamais je ne l'aurais imaginé. Très étonnant aussi, le succès du charleston. Les cours live avec un prof étaient aussi très prisés. J'ai vu jusqu'à 400 personnes suivre en même temps les pas qu'on enseignait. Pour moi, c'était très émouvant.

ELLE. Pourtant, cela a été très compliqué pour vous de monter cet événement et, malgré le succès de la première édition, vous ne savez pas encore s'il y en aura une autre.

B.L. Oui, c'est curieux que la danse ne soit pas célébrée comme la Fête de la musique ou la Fête du cinéma. Pourtant, elle a sa place dans ces événements institutionnels. Il y a des émissions télé comme « Danse avec les stars ». Tous les chanteurs à succès dansent. On veut imiter Beyoncé ou Justin Timberlake. Dans les vidéoclips, on danse. Les chorégraphes n'ont jamais été aussi connus. Aujourd'hui, on sait qui est Angelin Preljocaj ou Sidi Larbi Cherkaoui. Il ne faut pas croire que c'est réservé à un public élitiste. Les gens aiment la danse. Et je ne comprends pas qu'on ne la considère pas comme un art populaire. La danse est tout autour de nous.

ELLE. En tout cas, vous, vous êtes partout où il peut y avoir de la danse ! Cinéma, clips et mode aussi, comme le dernier défilé de Jean Paul Gaultier que vous avez chorégraphié. Vous y avez même dansé avec votre amie l'actrice Rossy de Palma...

B.L. Quel souvenir génial ! C'était si gai et si drôle. Les mannequins ont vraiment donné de leur temps pour monter ce show. Car, bien sûr, même si c'est joyeux, c'est du travail. C'est

une vraie discipline que la danse impose. Mais les mannequins ont apprécié cette façon différente de s'exprimer avec leur corps. Moi qui travaillais avec chaque fille, j'avais un peu l'impression de leur construire une robe.

ELLE. Qu'est-ce que cela vous apporte, la mode ?

B.L. Elle a toujours fait partie de ma vie et de la façon la plus naturelle. Tout comme le cinéma et la musique, d'ailleurs. Cela vient des années où j'étais étudiante à New York, nous étions une bande de jeunes cinéastes, musiciens et danseurs. Quand je me suis installée à Paris, j'ai aussi évolué en groupe. On venait coudre chez moi,

on venait tester ses courts-métrages ou sa musique, et moi je sollicitais les autres pour mes chorégraphies. Sinon, je faisais la cuisine. N'oubliez pas que je suis espagnole et se réunir autour d'un plat est primordial. Ma façon de fonctionner est très Movida. J'ai besoin des autres, de mes amis, de gaieté, de rires et de décontraction. Et c'est tout naturellement que j'ai connu Margiela, Paco Rabanne, Lacroix, Gaultier ou Galliano. Azzedine Alaïa, aussi, me prêtait des robes pour danser le flamenco. Tout ça était très simple et très amical. Tout comme Almodóvar, que je connais depuis longtemps, ou Rossy de Palma, qui était mon amie bien avant de devenir actrice. J'ai une admiration particulière et une vraie affection pour les créateurs de mode. Je les trouve courageux, ils n'ont pas peur d'exprimer leurs visions les plus folles. Peu d'artistes ont cette obligation de faire rêver constamment. Et puis j'adore travailler avec les créateurs. Danse et mode, c'est après tout deux études différentes sur le corps. Ce sont des disciplines qui se répondent parfaitement.

ELLE. Et qu'est-ce que vous apporte la danse ?

B.L. Tout. Un exemple. J'ai beaucoup travaillé avec des enfants en atelier. Je me souviens de ce petit garçon dont la maîtresse disait qu'il était très renfermé, timide et mal dans sa peau, et qu'il n'avait pas de copains dans sa classe. Le dernier jour de notre atelier, nous avons fait un cercle et chacun d'entre eux devait montrer sa propre petite chorégraphie. Et ce petit garçon-là a fait quelque chose d'extraordinaire. Il a été applaudi par toute la classe et sa maîtresse était ébahie. Plus tard, elle m'a dit qu'il avait radicalement changé, qu'il y avait eu comme un déclic et qu'il allait très bien. C'est fou, non ? J'aime partager mon amour de la danse, car j'ai la chance de danser tous les jours puisque c'est mon métier. Cela me rend plus forte, plus sûre de moi. Je me sens incarnée, sûre de ma présence. Ça rend solide, la danse, et ça, c'est la liberté. S.J.

“ ON EST FAIT POUR
DANSER. LE CORPS
DOIT BOUGER.
ON A TOUS LES
MÊMES JAMBES, LES
MÊMES BRAS,
TOUT LE MONDE
PEUT DANSER. ”